

La Méditerranée italienne comme modèle d'une archipélisation chez Édouard Glissant et Edmondo De Amicis

SARA IZZO

Université de Bonn

Abstract:

Édouard Glissant includes his ideas on Mediterranean topography in his theory of “tout-monde”, which postulates a progressive archipelization and decentralization of the world. For him, the Mediterranean is characterized by its concentricity, its ambivalence about immobility and mobility, and also having an impact on the perception of identity. With regard to Mediterranean politics in Italy at the end of the 19th century, the article aims to show that the Mediterranean does not only serve as a model of national cohesion, but also mirrors the migratory reality of a national dissemination or rather archipelization. As a textual basis we use Edmondo De Amicis' novel, *Sull'Oceano* (1889), a manifesto of Italian migration literature.

Keywords: topography; archipelago; identity; colonialism; migration.

Resumen:

Édouard Glissant incluye sus ideas sobre la topografía mediterránea en su teoría del «tout-monde», que presupone un mundo siempre más descentralizado y con una estructura del archipiélago. Para Glissant el Mediterráneo se caracteriza por su concentricidad y su ambivalencia entre inmovilidad y movilidad, que repercute en la percepción identitaria. Mediante la política mediterránea en la Italia de las postrimerías del siglo XIX se muestra que el Mediterráneo no sólo sirve como modelo de la cohesión nacional, sino que también retrata la realidad migratoria de una diseminación nacional o bien una estructura del archipiélago. Como base textual se recurre a la novela *Sull'Oceano* (1889) de Edmondo De Amicis, el manifiesto de la literatura italiana de emigración.

Palabras clave: topografía; archipiélago; identidad; colonialismo; migración.

1. La Méditerranée dans la théorie de l'archipélisation d'Édouard Glissant

Dans son *Introduction à une Poétique du Divers* l'auteur martiniquais Édouard Glissant explique le phénomène de l'échange interculturel en évoquant les caractéristiques, selon lui, opposées de deux mers différentes, c'est-à-dire de la mer Caraïbe et de la mer Méditerranée :

Je dis toujours que la mer Caraïbe se différencie de la Méditerranée en ceci que c'est une mer ouverte, une mer qui diffracte, là où la Méditerranée est une mer qui concentre. Si les civilisations et les grandes religions monothéistes sont nées autour du bassin méditerranéen, c'est à cause de la puissance de cette mer à incliner, même à travers des drames, des guerres et des conflits, la pensée de l'homme vers une pensée de l'Un et de l'unité. Tandis que la mer Caraïbe est une mer qui diffracte et qui porte à l'émoi de la diversité. Non seulement est-ce une mer de transit et de passages, c'est aussi une mer de rencontres et d'implications¹.

1 GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard 1996, pp. 14-15.

L'analyse de Glissant est surtout basée sur la vision topographique des deux mers. En effet, la Méditerranée par sa qualité de mer intérieure même a une apparence concentrique, tandis que la mer des Caraïbes étant une mer bordière de l'Atlantique est constituée par une frontière archipélique, donc ouverte, voire poreuse. Glissant en déduit deux modes de pensée et deux perceptions identitaires divergentes. Selon lui, l'espace méditerranéen se caractérise par sa pensée unificatrice et une conception d'« identité racine unique² ». Au contraire, la mer Caraïbe qui se distingue par sa pensée archipélique et son effet diffractant est l'espace d'une créolisation, c'est-à-dire d'un mélange des cultures, basée à la suite de la théorie de Deleuze/Guattari sur la conception d'« identité rhizome », donc relationnelle, « acentrée, non hiérarchique³ ». Cette créolisation et, avec elle, l'aspect rhizomatique de l'échange interculturel, se répandrait peu à peu sur l'intégralité du globe terrestre, selon la thèse de Glissant : « La pensée de l'archipel nous ouvre ces mers⁴. »

Dans son roman *Tout-monde*⁵, publié en 1993, qui reflète structurellement l'esthétique rhizomatique par une mise en relation des unités narratives hétéroclites au travers des personnages, de différents lieux et époques, Glissant tente de dissiper tout dualisme entre un centre et des périphéries⁶. Le premier chapitre dans *Tout-monde*, intitulé « Baniens » et dédié à l'espace méditerranéen, met en scène le séjour du protagoniste martiniquais Mathieu Béluse en Italie peu après la deuxième Guerre mondiale en incluant donc la Méditerranée dans la vision archipélique de l'auteur. Au lieu d'arriver à Gênes, ville de naissance de Christophe Colomb et, selon lui, point de départ d'un projet colonialiste européen, le protagoniste joint, dans un mouvement de dérive, le village de Vernazza. Dans une superposition de lieux et d'époques Béluse entremêle dans un chassé-croisé ces deux

2 *Ibid.*, p. 30.

3 DELEUZE Gilles, Guattari Félix, *Rhizome. Introduction*, Paris, Minuit 1976, p. 62.

4 GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard 1997, p. 31.

5 GLISSANT Édouard, *Tout-monde*, Paris, Gallimard 1993.

6 Cf. KUHN Helke, *Rhizome, Verzweigungen, Fraktale : Vernetztes Schreiben und Komponieren im Werk von Édouard Glissant*, Berlin, Weidler 2013, p. 203.

villes italiennes, Gênes et Vernazza, qui figurent comme emblèmes de deux faces d'une topographie méditerranéenne.

1.1. Vernazza : emblème de la concentricité et de l'immobilité de la Méditerranée

Vernazza, un des cinq villages des *Cinque Terre* sur la côte ligure, qui pendant des siècles n'était accessible que depuis la mer, est décrite comme une « réduction » des villes italiennes, voire méditerranéennes, qui « maria[en]t en miracle le naturel et la pierre, la vigne ou l'olivier avec les bois noircis branlant sous des voûtes intimidantes⁷ ». Glissant met en analogie le lieu, ses habitants et la perception du temps. En effet, le lieu est décrit par le mouvement en colimaçon des « ruelles serpentant de travers jusqu'aux hauteurs où la Tour du Commendatore d'un côté, les remparts verdis de l'autre, regardaient sans élan ni désir vers la mer et son assaut de vagues⁸ ». Cette topographie circulaire, se refermant sur elle-même, se reflète dans l'allure ralentie de la vie des résidents, rythmée par « les rondes sacrées de l'apéritif, les parties de scopa et de tresetta, la promenade d'après-dînée sur la jetée [et] les veillées au coin de la Place⁹ ». L'auteur représente Vernazza comme un espace concentrique, tel la Méditerranée, où tout mouvement se temporalise dans un cycle revenant sans cesse sur lui-même. Par cette situation topographique d'isolement et le rythme autonome sous le signe de l'*otium* latin¹⁰, Vernazza est régie par une « logique de bout du monde » et sert à Mathieu Béluse « pour une exploration immobile¹¹ ». Dans plusieurs passages, l'auteur

7 GLISSANT 1993, *Op. Cit.*, p. 34.

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*

10 Cf. DELPECH Catherine, « La Méditerranée : une source agogique du « chaos-monde » dans l'imaginaire d'Édouard Glissant », in CARMIGNANI P. et al., (éds.), *Rythmes et lumières de la Méditerranée*, Actes du colloque international du 20 au 23 mars 2002 Université de Perpignan, Perpignan, Presses universitaires 2003, pp. 185-194, ici 187.

11 GLISSANT 1993, *Op. Cit.*, p. 36.

compare le village à une île, « une île épargnée dans le naufrage de toutes choses, un cap isolé vers le large¹² », ou, plus loin dans la narration, il fait un rapprochement avec les îles Tremiti, un archipel situé dans la mer Adriatique, ainsi qu'avec l'île de Panarea. Cette idée est appuyée par le jeu de mots entre le terme italien pour îles, « isole », dont l'orthographe est quasi identique à l'adjectif français d'isolement, c'est-à-dire « isolé »¹³. Toutes ces îles évoquées ont la fonction de modèles en miniature de l'Italie et, à travers elle, de la Méditerranée, qui paraît « en fragments », comme présume aussi, mais sous d'autres prémisses, l'auteur Jean-Claude Izzo¹⁴. Il faut néanmoins constater qu'ici se confond l'image de l'archipel que Glissant emploie pour la représentation du processus de créolisation et de sa vision d'une pensée justement archipelique, même si Vernazza et les autres îlots restent avant tout des conclaves de temps arrêté et par cela statique. L'espace de l'île témoigne par excellence de l'ambivalence entre l'immobilité et l'éternel d'un côté et la mobilité et l'échange de l'autre, qui est une facette particulière de la topographie méditerranéenne¹⁵. Comme Glissant précise, la pensée archipelique s'accorde « à ce qui du monde s'est diffusé en archipels précisément, ces sortes de diversités dans l'étendue, qui pourtant rallient des rives et marient des horizons¹⁶. » Cet appel à l'ouverture des mers est repris dans le roman en référence à Vernazza : « Il fallait serrer au plus près le nœud de roches que faisait Vernazza, courir à tout vent de ce nœud à tant d'autres qui faisaient île dans les espaces, tâcher de dénouer le nœud et d'ouvrir les grottes¹⁷ », c'est-à-dire de mettre toutes ces îles en relation. Dans *Tout-monde*, c'est

12 *Ibid.*

13 Cf. *ibid.*, p. 54.

14 Cf. IZZO Jean-Claude, « La Méditerranée en fragments », in FABRE Thierry, IZZO Jean-Claude, *La Méditerranée française*, Paris, Maisonneuve et Larose 2000, pp. 7-11.

15 Cf. RICHTER Elke, « (Kultur)Theorien des Mittelmeers », in AREND Elisabeth et al., (éds.), *Mittelmeerdiskurse in Literatur und Film/La Méditerranée : représentations littéraires et cinématographiques*, Frankfurt a.M., Peter Lang 2010, pp. 299-311, ici 307-308.

16 GLISSANT 1997, *Op. Cit.*, p. 31.

17 GLISSANT 1993, *Op. Cit.*, p. 66.

précisément le protagoniste Béluse qui fait ligature entre les différentes îles et qui se retrouve à Vernazza par dérive, car sa première destination était la ville de Gênes, ville de naissance de Christophe Colomb et, pour lui, ville nourricière d'une vision colonialiste. À la recherche de ses propres origines —car l'île de la Martinique a été découverte par Colomb en 1502— il dévoile, finalement, l'impossibilité de trouver une seule racine. Cette même idée de dérive est démontrée dans un passage où les amis italiens de Béluse supposent que les méduses sont originaires des Antilles comme lui¹⁸. En répliquant que les méduses n'ont pas de pays d'origine et se déplacent par flottement, le protagoniste les désigne comme symbole d'une « identité rhizome » non-hiérarchique.

1.2. Gênes : emblème d'une vision colonialiste et d'une mobilité en trajectoire

Même si Gênes figure comme « ville affairée aux départs¹⁹ », et non pas comme îlot de dérive, et que la ville s'invente comme « un nombril du monde », comme « un des centres innommés de la Création²⁰ », une origine unique liée à un seul endroit n'est pas identifiable pour Béluse, car tous les lieux et toutes les époques se superposent selon l'idée du « tout-monde ». Même la ville de Gênes, qui est décrite par des images restant fondamentalement liées au concept colonialiste des pays européens et à une vision centralisée, non-archipélique, est juste un autre chaînon d'un réseau rhizomatique d'un figuier-maudit, d'un banian :

[...] c'est bien de ce figuier-maudit qu'avaient levé les houles qui avaient ravagé le monde au loin, qu'ainsi Gênes, et non pas Genève la calme, Genova et non pas Ginevra, faisait toujours retentir aussi-avant dans les profondeurs sa lyre d'airain, et qu'ainsi elle se raccordait à une des faces du Tout-monde²¹.

18 Cf. *ibid.*, p. 65.

19 *Ibid.*

20 *Ibid.*, p. 33.

21 *Ibid.*

Glissant souligne cette association entre Gênes et l'idéologie coloniale en intégrant des citations de la première partie, surnommée « L'Appel », de son poème « Les Indes »²², qui thématise le départ pour la conquête de l'autre monde pendant la Renaissance: « Sur Gênes va s'ouvrir le pré des cloches d'aventures...²³ » ou « [ô] lyre d'airain et de vent, dans l'air lyrique de départs...²⁴ » C'est Gênes qui fait toujours retentir sa lyre d'airain pour appeler à la conquête des terres²⁵. Tandis que Vernazza apparaît comme l'emblème d'une concentricité et d'une réclusion, mais aussi d'une possible fragmentation et archipélisation de la Méditerranée, Gênes est celui d'une centralisation du pouvoir et d'une ouverture offensive, voire d'« une projection en flèche²⁶ » entre deux rives qui, selon Glissant, marque toute colonisation. Pourtant Gênes n'est qu'une ville coloniale dans l'imaginaire du protagoniste et non pas dans l'Histoire de la colonisation où elle reste inoffensive. Cela explique aussi pourquoi Glissant choisit deux villes italiennes et non pas une ville française qui marquerait de manière plus prononcée une opposition binaire entre un centre français et une périphérie martiniquaise²⁷. Dans cette optique l'image de la Méditerranée italienne semble plus apte à rendre compte du procès d'une archipélisation et d'une ouverture des mers. Dans le roman on trouve même un commentaire sur l'histoire coloniale la plus récente de l'Italie qui accentue l'insignifiance de cette emprise pour le pays :

N'y avait-il pas, de plus, que cette Italie-là n'avait pu conduire aucune colonisation sérieuse et, dirions-nous approfondie, dans le monde, et que le massacre de l'Éthiopie par Mussolini paraissait encore, non pas l'irréductible entreprise d'une puissance sûre de sa force et de son droit, mais la réaction

22 GLISSANT Édouard, « Les Indes », in Id., *Poèmes complets*, Paris, Gallimard 1994, pp. 109-171.

23 GLISSANT 1993, *Op. Cit.*, p. 32 ; 36.

24 *Ibid.*, p. 33.

25 Cf. *ibid.*, p. 65.

26 GLISSANT 1996, *Op. Cit.*, p. 14.

27 Cf. KUHN, *Op. Cit.*, p. 222.

cruelle et sadique d'un faible qui cherche plus faible que lui, à seule fin de se rassurer²⁸ ?

La projection en flèche d'une vision coloniale et la mobilité en trajectoire qui s'en déduit, n'ont pas profondément marqué l'Italie, qui semble plutôt se démarquer par une tension entre cohésion et dissémination nationale au travers de la conception de la Méditerranée. En effet, les concepts véhiculés par les deux villes italiennes, c'est-à-dire l'isolement et l'archipélisation d'un côté et la mobilité expansionniste de l'autre, restent non seulement connectés dans l'imaginaire du protagoniste par sa conception rhizomatique du « tout-monde », mais s'inscrivent également dans le discours politique sur la Méditerranée en Italie au seuil du XX^e siècle.

2. La Méditerranée italienne entre cohésion et dissémination nationale

En effet, suite à l'unification nationale tardive de l'Italie en 1860 le pays se voit confronté à deux problématiques cruciales, son retard économique et infrastructurel face aux autres nations européennes ainsi que sa marginalité quant à la politique internationale²⁹. De ce retard et de cet isolement naît un « consentement pour l'entreprise coloniale³⁰ » qui se fonde sur une argumentation nationaliste et peu après fasciste dans le but de ré-établir le *Mare Nostrum* de l'Antiquité romaine et de retrouver sa gloire d'empire. Cette notion d'un *Mare Nostrum* colonialiste rejoint les qualités que Glissant attribue à cette mer, c'est-à-dire la pensée de l'un et de l'unité. Pourtant une réalité de la Méditerranée spécifiquement italienne qui chez Glissant reste éclipsée derrière la mise en avant de l'exploitation colonialiste manquée est le fait que la perception d'un isolement par et dans la

28 GLISSANT 1993, *Op. Cit.*, p. 37.

29 Cf. CASSANO FRANCO, CONSOLO Vincenzo, *La Méditerranée italienne*, Paris, Maisonneuve et Larose 2000, pp. 23-25.

30 *Ibid.*, p. 27.

Méditerranée a d'abord mené à des mouvements migratoires à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle – non par aventure ou volonté de conquête, mais pour des raisons existentielles. Comme souligne Franco Cassano, l'expansionnisme colonial en Italie était aussi un « instrument à placer à côté des vagues migratoires pour endiguer et atténuer les problèmes sociaux³¹ ». Dans le discours des nationalistes italiens et surtout chez Enrico Corradini on trouve ce rapprochement entre d'un côté le problème de l'émigration vers l'Amérique latine, voire les Amériques, interprétée comme une dispersion du peuple italien dans le monde et une menace pour la consolidation nationale, et de l'autre les aspirations d'un colonialisme pour récupérer des terres africaines considérées comme extension du territoire national³². La conception du *Mare Nostrum* est vantée comme solution ultime à un déracinement et une dissémination de la jeune nation, afin de restaurer une identité nationale comme racine unique.

Dans ce contexte, il paraît intéressant d'examiner de quelle manière la vision d'une prolifération rhizomatique et d'une archipélisation prônée par Glissant se peut appliquer au phénomène de l'émigration italienne et comment la Méditerranée était perçue par les émigrants à cette époque. Exemplairement ces questions seront élucidées dans le roman *Sull'Oceano*³³ de l'auteur ligure Edmondo De Amicis, paru en 1889 et traitant de la traversée de la Méditerranée et de l'Atlantique par les émigrants italiens en direction du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay. Il s'agit d'un texte fondateur, d'un modèle archétypique, de la littérature italienne de l'émigration de cette époque³⁴.

31 *Ibid.*, p. 25.

32 Cf. TOMASELLO Giovanna, *L'Africa tra mito e realtà. Storia della letteratura coloniale italiana*, Palermo, Sellerio 2004, pp. 46-51.

33 DE AMICIS Edmondo, *Sull'Oceano*, a cura di Giorgio Bertone, prefazione di Antonio Gibelli, Reggio Emilia, Diabasis 2005. Pour la traduction française des citations italiennes nous renvoyons par la suite à : DE AMICIS Edmondo, *Sur l'océan. Émigrants et signori de Gênes à Montevideo (Sull'Oceano, 1889, traduit par Olivier Favier)*, Paris, Payot & Rivages 2009.

34 Cf. MARTELLI Sebastiano, *Letterature contaminata. Storie parole immagini tra Ottocento e Novecento*, Salerno, Pietro Laveglia 1994, p. 108.

2.1. *L'image de la Méditerranée dans Sull'Oceano*

Chez De Amicis, les trois étendues d'eau que les émigrants traversent, c'est-à-dire la Méditerranée, l'Atlantique et le Rio de la Plata, correspondent à une tripartition de la narration en une exposition (le départ), une intrigue principale (la traversée de l'Atlantique) et un dénouement (l'arrivée), ce qui fait que la Méditerranée est surtout la mer de l'embarquement. En outre, les différentes mers servent aussi comme miroir du changement de l'état d'âme des passagers, comme le narrateur, voyageur et témoin sur le bateau à vapeur nommé *Galileo*, nous fait savoir au milieu de l'histoire :

E difatti l'umore di quella moltitudine d'emigranti seguiva con fedeltà mirabile le variazioni del mare. Come parlando con un personaggio potente, [...] il nostro viso riflette inavvertitamente tutte le espressioni del suo, così i pensieri e i discorsi di tutta quella gente si facevan neri, gialli, grigi, azzurri, lucenti, secondo che era il colore delle acque³⁵.

Par conséquent, dans *Sull'Oceano* la Méditerranée est surtout associée au mouvement du départ des émigrés depuis Gênes et à un tumulte intérieur. L'auteur souligne que pour la plus grande partie des passagers la raison majeure de l'émigration est la faim, donc l'instinct de survie, et non l'esprit d'aventure, et il aborde la problématique de l'émigration italienne à travers la description de la population misérable sur le paquebot³⁶. Tandis que le narrateur sortant de la bourgeoisie s'endort la première nuit en haute mer bercé par cette chère mer de sa patrie, « cullato dal caro mare della mia patria³⁷ », les passagers de la troisième classe surtout souffrent

35 DE AMICIS 2005, *Op. Cit.*, p. 167. Cf. DE AMICIS 2009, *Op. Cit.*, p. 214 : « De fait, l'humeur de cette multitude d'émigrants suivait avec une admirable fidélité les variations de la mer. Lorsque nous parlons à un personnage puissant, [...] notre visage reflète par inadvertance toutes ses expressions. Ainsi les pensées et les discours de tous ces gens se faisaient-ils noirs, jaunes, gris, bleus, brillants suivant la couleur des eaux. »

36 Cf. *ibid.*, pp. 80-81.

37 *Ibid.*, p. 64.

du mal de mer. Par l'agitation de la mer et les nausées causées tous leurs espoirs liés au départ semblent déjà extirpés à la hauteur de Marseille, comme si la Méditerranée avait avant tout un effet abattant. Un passage très évocateur concernant la représentation de la Méditerranée est le dépassement du détroit de Gibraltar reliant la Méditerranée à l'Atlantique, qui symboliquement se passe dans la brume. Le paquebot se déplace de manière quasi aveugle pendant une heure dans ce « vestibule de l'océan », comme s'il s'enfilait à travers d'un goulot de bouteille. L'arrivée dans la mer Atlantique est comparable à une ouverture d'horizon :

Non era diverso il nuovo mare da quello donde uscivamo ; eppure ci veniva fatto di alzar la fronte come se lo spirito fosse più libero e l'occhio spaziasse più lontano, e di ber l'aria a lunghe ispirazioni, con un senso nuovo di piacere, come già ci portasse i profumi potenti delle grandi foreste dell'America latina, alla quale andava diritto il nostro pensiero con un volo di seimila miglia³⁸.

À plusieurs reprises le narrateur fait écho à cette tension entre enfermement et libération, entre étroitesse et immensité, pour décrire la différence des deux mers, de sorte que chez De Amicis la Méditerranée est imaginée comme « piccolissimo [...] laghetto azzurro soffocato tra i monti³⁹ », comme un minuscule lac d'azur suffoqué entre les montagnes. De Amicis rejoint la vision concentrique de l'espace méditerranéen que Glissant conçoit au regard de Vernazza, même si chez lui l'effet englobant de la mer rappelle une claustration de sorte que le déplacement est perçue comme libération. De même, chez De Amicis l'insularité est associée à un mouvement de dispersion.

38 *Ibid.*, p. 76. Cf. DE AMICIS 2009, *Op. Cit.*, p. 57 : « Cette mer n'était pas différente de celle que nous venions de quitter. Pourtant elle nous faisait lever la tête comme si l'esprit était plus libre, comme si le regard portait plus loin, et boire l'air en longues inspirations, comme un plaisir nouveau, comme si déjà nous arrivaient les parfums puissants de l'Amérique latine vers laquelle nous avions déjà parcouru par la pensée six mille milles. »

39 *Ibid.*, p. 152.

2.2. *En bateau-île entre Méditerranée et Atlantique*

En effet, le bateau même est imaginé comme un fragment de la patrie, comme une île flottante loin de l'Europe, qui donne essor à une libération de l'esprit et une ouverture d'horizon : « Prigioniero in un'isola, è vero ; ma in un'isola che mi porta e che mi serve, che guizza sotto i miei piedi, e mi trasfonde nel sangue il fremito della sua vita, ed è un frammento palpitante della mia patria⁴⁰. » La déterritorialisation que l'image de l'île comme espace fragmenté évoque n'est pas absolue, car la notion de patrie reste intriquée à ce bateau mobile qui semble disposer d'un système nerveux à la fois individuel et connecté aux passagers ainsi qu'aux mers. Sur le navire, miroir de l'Italie même, il devient évident que l'unification a été réalisée seulement sur un plan politique, mais ne correspond pas à une réalité sociale⁴¹, comme est mis en lumière par l'usage langagier babélique des dialectes par les passagers, signe d'une fragmentation régionale du territoire⁴². En effet, la prise de conscience d'appartenir à un collectif advient sur le bateau même et reste profondément liée au phénomène de l'émigration, comme devient manifeste dans un passage où le *Galileo* rencontre un autre paquebot d'émigrants en direction de l'Italie, qui lui, comparable à un regard dans le miroir, est considéré comme « patrie » : « Ecco la patria⁴³ ». La communauté se définit donc par sa mobilité et les trajectoires en chassé-croisé entre Méditerranée et Atlantique. Ce processus d'archipélisation se montre plus manifestement encore par rapport au langage des émigrants qui font partie d'une vague migratoire antérieure et qui étaient seulement

40 *Ibid.*, p. 70. Cf. DE AMICIS 2009, *Op. Cit.*, p. 47 : « Prisonnier sur une île, il est vrai, mais sur une île qui me porterait et qui me servirait, qui vacillerait sous mes pieds, et me glisserait un frémissement de vie dans les sens, et qui serait un fragment brûlant de ma patrie. »

41 Cf. BEZZI Valentina, *Nell'officina di un reporter di fine ottocento. Gli appunti di viaggio di Edmondo De Amicis*, Padova, Il Poligrafo 2007, p. 81.

42 Cf. PIERNO Franco, «Ah, povra Italia!» Appunti su dialetto e rappresentazioni linguistiche in *Sull'Oceano*, in POLIMENI Giuseppe, (éd.), *L'idioma gentile. Lingua e società nel giornalismo e nella narrativa di Edmondo De Amicis*, Pavia, Santa Caterina 2012, pp. 61-72, ici 63-65.

43 DE AMICIS 2005, *Op. Cit.*, p. 195.

en visite en Italie. Leur emploi langagier est basé sur un mélange de dialecte régional, d'italien et d'espagnol qui donne naissance à une nouvelle langue étrange dont les caractéristiques concordent avec l'idée d'identité « racine, mais allant à la rencontre des autres racines⁴⁴ ».

3. Conclusion

Pour conclure, l'émigration décrite dans *Sull'Oceano* met bien en marche une archipélisation, qui chez De Amicis est associée à l'ouverture de la Méditerranée vers l'Atlantique. La concentricité de la Méditerranée, dont Glissant rend compte, figure ici comme étant à l'origine non d'un expansionnisme colonial mais d'un flux migratoire. Le paquebot même est imaginé comme une île, comme si un fragment du territoire s'était mis en marche pour aller à l'encontre d'un autre monde, ce qui reprend les idées principales de la théorie de l'archipélisation de Glissant.

44 GLISSANT 1996, *Op. Cit.*, p. 31.